Ce qui est important 54

Roland Barthes, *Fragments d’un discours amoureux*, 1977

C’est donc un amoureux qui parle et qui dit:

“Je m'abîme, je succombe…”

S’abîmer. Bouffée d’anéantissement qui vient au sujet amoureux, par désespoir ou par comblement.

1. Soit blessure, soit bonheur, il me prend parfois l’envie de m’abîmer. [...]

4. Amoureux de la mort ? C’est trop dire d’une moitié; *half in love with easeful death* (Keats) : la mort libérée du mourir. J’ai alors ce fantasme : une hémorragie douce qui ne coulerait d’aucun point de mon corps, une consomption *presque* immédiate, calculée pour que j’aie le temps de désouffrir sans avoir encore disparu. Je m’installe fugitivement dans une pensée fausse de la mort (fausse comme une clef faussée) : je pense la mort *à côté* : je la pense selon une logique impensée, je dérive hors du couple fatal qui lie la mort et la vie en les opposant.

Peut-on penser la mort?

5. L’abîme n’est-il qu’un anéantissement opportun ? Il ne me serait pas difficile de lire en lui non un repos, mais une *émotion*. Je masque mon deuil sous une fuite; je me dilue, je m’évanouis pour échapper à cette compacité, à cet engorgement, qui fait de moi un sujet *responsable* : je sors : c’est l’extase. [...]

Ne fait-on que fuir le réel?

L’absent [...]

3. Quelquefois, il m’arrive de bien supporter l’absence. Je suis alors « normal » : je m'aligne sur la façon dont « tout le monde » supporte le départ d’une « personne chère »; j’obéis avec compétence au dressage par lequel on m’a donné très tôt l’habitude d’être séparé de ma mère - ce qui ne laissa pas, pourtant, à l’origine, d’être douloureux (pour ne pas dire : affolant). J’agis en sujet bien sevré; je sais me nourrir, *en attendant,* d’autres choses que du sein maternel.

Cette absence bien supportée, elle n’est rien d’autre que l’oubli. Je suis, par intermittence, infidèle. C’est la condition de ma survie; car, si je n’oubliais pas, je mourrais. L’amoureux qui n’oublie pas *quelquefois*, meurt par excès, fatigue et tension de mémoire (tel Werther). [...]

[...]

4. [...] (Quoi, le désir n’est-il pas toujours le même, que l’objet soit présent ou absent ? L’objet n’est-il pas *toujours* absent ? - Ce n’est pas la même langueur : il y a deux mots : *Pathos*, pour le désir de l’être absent, et *Himéros*, plus brûlant, pour le désir de l’être présent.)

5. Je tiens sans fin à l’absent le discours de son absence; situation en somme inouïe; l’autre est absent comme réfèrent, présent comme allocutaire. De cette distorsion singulière, naît une sorte de présent insoutenable; je suis coincé entre deux temps, le temps de la référence et le temps de I’allocution : tu es parti (de quoi je me plains), tu es là (puisque je m’adresse à toi). Je sais alors ce qu’est le présent, ce temps difficile : un pur morceau d’angoisse.

L’absence dure, il me faut la supporter. Je vais donc la *manipuler* : transformer la distorsion du temps en va-et-vient, produire du rythme, ouvrir la scène du langage (le langage naît de l’absence : l’enfant s’est bricolé une bobine, la lance et la rattrape, mimant le départ et le retour de la mère : un paradigme est créé). L’absence devient une pratique active, un *affairement* (qui m’empêche de rien faire d’autre); il y a création d’une fiction aux rôles multiples (doutes, reproches, désirs, mélancolies). Cette mise en scène langagière éloigne la mort de l’autre : un moment très bref, dit-on, sépare le temps où l’enfant croit encore sa mère absente et celui où il la croit déjà morte. Manipuler l’absence, c’est allonger ce moment, retarder aussi longtemps que possible l’instant où l’autre pourrait basculer sèchement de l’absence dans la mort. [...]

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Peut-on désirer sans souffrir ?

Est-il absurde de désirer l'impossible ?

Je m’installe seul, dans un café; on vient m’y saluer; je me sens entouré, demandé, flatté. Mais l’autre est absent; je le convoque en moi-même pour qu’il me retienne au bord de cette complaisance mondaine, qui me guette. J’en appelle à sa « vérité » (la vérité dont il me donne la sensation) contre l’hystérie de séduction où je me sens glisser. Je rends l’absence de l’autre responsable de ma mondanité : *J’invoque* sa protection, son retour : que l’autre apparaisse, qu’il me retire, telle une mère qui vient chercher son enfant, de la brillance mondaine, de I’infatuation sociale, qu’il me rende « l’intimité religieuse, la gravité » du monde amoureux.

(X… me disait que l’amour l’avait protégé de la mondanité coteries, ambitions, promotions, manigances, alliances, sécessions, rôles, pouvoirs : l’amour avait fait de lui un déchet social, ce dont il se réjouissait.) [...]

La conscience de l'individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Peut-on être soi-même devant les autres?

“ Adorable ! “ [...]

1. « Par un beau jour de septembre, je suis sorti pour faire des courses. Paris était *adorable*, ce matin-là…, etc. »

Une foule de perceptions viennent former brusquement une impression éblouissante (éblouir, c’est à la limite empêcher de voir, de dire) : le temps qu’il fait, la saison, la lumière, l’avenue, la marche, les Parisiens, le shopping, tout cela tenu dans ce qui a *déjà* vocation de souvenir : un tableau, en somme, le hiéroglyphe de la bienveillance (tel que l’eût peint Greuze), la bonne humeur du désir. Tout Paris est à ma disposition, sans que je veuille le saisir : ni langueur, ni cupidité. J’oublie tout le réel qui, dans Paris, excède son charme : l’histoire, le travail, l’argent, la marchandise, la dureté des grandes villes; je ne vois en lui que l’objet d’un désir esthétiquement *retenu*. Du haut du Père-Lachaise, Rastignac lançait à la ville : *A nous deux maintenant*: je dis à Paris : *Adorable!* [...]

Ne fait-on que fuir le réel?

4. *Adorable* est la trace futile d’une fatigue, qui est la fatigue du langage. De mot en mot, je m’épuise à dire autrement le même de mon Image, improprement le propre de mon désir : voyage au terme duquel ma dernière philosophie ne peut être que de reconnaître - et de pratiquer - la tautologie. *Est adorable ce qui est adorable*. Ou encore : je t’adore, parce que tu es adorable, je t’aime parce que je t’aime. Ce qui clôt ainsi le langage amoureux, c’est cela même qui l’a institué : la fasciation. Car décrire la fascination, cela ne peut jamais, *en fin de compte*, excéder cet énoncé : « je suis fasciné. » Ayant atteint le bout du langage, là où il ne peut que répéter *son dernier mot*, à la façon d’un disque enrayé, je me soûle de son affirmation : la tautologie n’est-elle pas cet état inouï, où se retrouvent, toutes valeurs mêlées, la fin glorieuse de l’opération logique, l’obscène de la bêtise et l’explosion du oui nietzschéen ? [...]

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse pas dire ?

Que sait-on du réel ?

Un petit point du nez

ALTÉRATION. Production brève, dans le champ amoureux, d’une contre-image de l’objet aimé. Au gré d’incidents infimes ou de traits ténus, le sujet voit la bonne Image soudainement s’altérer et se renverser.

1. Rusbrock est enterré depuis cinq ans ; on le déterre ; son corps est intact et pur (évidemment! sinon, il n’y aurait pas d'histoire); *mais* : « il y avait seulement un petit point du nez qui portait une trace légère, mais une certaine trace de corruption. » Sur la figure parfaite et comme embaumée de l’autre (tant elle me fascine), j’aperçois tout à coup un point de corruption. Ce point est menu : un geste, un mot, un objet, un vêtement, quelque chose d’insolite qui surgit (qui se pointe) d’une région que je n’avais jamais soupçonnée, et rattache brusquement l’objet aimé à un monde *plat*. L’autre serait-il vulgaire, lui dont j’encensais dévotement l’élégance et l’originalité ? Le voilà qui fait un geste par quoi se dévoile en lui une autre race. Je suis *ahuri* : j’entends un contre-rythme : quelque chose comme une syncope dans la belle phrase de l’être aimé, le bruit d’une déchirure dans l’enveloppe lisse de l’Image.

(Telle la poule du jésuite Kircher, que l’on délie de l’hypnose par une légère tape, je suis provisoirement défasciné, non sans douleur.)

2. On dirait que l’altération de l’Image se produit lorsque *j’ai honte* pour l’autre (la peur de cette honte, au dire de Phèdre, retenait les amants grecs dans la voie du Bien, chacun devant surveiller sa propre image sous le regard de l’autre). Or, la honte vient de la sujétion : l’autre, au gré d’un incident futile, que seule ma perspicacité ou mon délire saisissent, apparaît brusquement - se dévoile, se déchire, se révèle, au sens photographique du terme - comme *assujetti* à une instance qui est elle-même de l’ordre du servile : je le vois tout d’un coup (question de *vision*) s’affairant, s’affolant, ou simplement s’entêtant à complaire, à respecter, à se plier à des rites mondains grâce à quoi il espère se faire reconnaître. Car la mauvaise Image n’est pas une image méchante; c’est une image *mesquine*: elle me montre l’autre pris dans la platitude du monde social. (Ou encore : l’autre s’altère s’il se range lui-même aux banalités dont le monde fait profession pour déprécier l’amour : l’autre devient grégaire.)

3. Une fois, l’autre m’a dit, parlant de nous : « une relation de qualité »; ce mot m’a été déplaisant : il venait brusquement du dehors, aplatissant la spécialité du rapport sous une formule conformiste.

Bien souvent, c’est par le langage que l’autre s’altère; il dit un mot différent, et j’entends bruire d’une façon menaçante *tout un autre monde*, qui est le monde de l’autre. [...]

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?’

Atopos

ATOPOS. L’être aimé est reconnu par le sujet amoureux comme « atopos » (qualification donnée à Socrate par ses interlocuteurs), c’est-à-dire inclassable, d’une originalité sans cesse imprévue. [...]

2. [...] Comme innocence, l’atopie résiste à la description, à la définition, au langage, qui est *maya*, classification des Noms (des Fautes). Atopique, l’autre fait trembler le langage : on ne peut parler *de* lui, *sur* lui; tout attribut est faux, douloureux, gaffeur, gênant : autre est *inqualifiable* (ce serait le vrai sens d’*atopos*).

3. Face à l’originalité brillante de l’autre, je ne me sens jamais atopos, mais plutôt classé (comme un dossier trop connu). Parfois, cependant, je parviens à suspendre le jeu des images inégales ( « Que ne puis-je être aussi original, aussi fort que l’autre! » ); je devine que le vrai lieu de l'originalité n’est ni l’autre ni moi, mais notre relation elle-même. C’est l'originalité de la relation qu’il faut conquérir. La plupart des blessures me viennent du stéréotype : je suis contraint de me faire amoureux, comme tout le monde : d’être jaloux, délaissé, frustré, comme tout le monde. Mais, lorsque la relation est originale, le stéréotype est ébranlé, dépassé, évacué, et la jalousie, par exemple, n’a plus de place dans ce rapport sans lieu, sans topos, sans « topo » - sans discours.

Le langage trahit-il la pensée ?k

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse pas dire ?

L’attente [...]

5. [...] Dans le transfert, on attend toujours - chez le médecin, le professeur, l’analyste. Bien plus : si j’attends à un guichet de banque, au départ d’un avion, j’établis aussitôt un lien agressif avec l’employé, l’hôtesse, dont l’indifférence dévoile et irrite ma sujétion; en sorte qu’on peut dire que, partout où il y a attente, il y a transfert : je dépends d’une présence qui se partage et met du temps à se donner - comme s’il s’agissait de faire tomber mon désir, de lasser mon besoin. *Faire attendre* : prérogative constante de tout pouvoir, « passe-temps millénaire de l’humanité ».)

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Les lunettes noires [...]

5. [...] Je puis tout faire avec mon langage, *mais non avec mon corps*. Ce que je cache par mon langage, mon corps le dit. Je puis à mon gré modeler mon message, non ma voix. A ma voix, quoi qu’elle dise, l’autre reconnaîtra que « j’ai quelque chose ». Je suis menteur (par prétérition), non comédien. Mon corps est un enfant entêté, mon langage est un adulte très civilisé… [...]

Le langage trahit-il la pensée ?  
Est-il nécessaire de parler pour être compris ?

Quelle différence peut-on faire entre l'esprit et le corps ?

“ Toutes les voluptés de la terre “

COMBLEMENT. Le sujet pose, avec obstination, le vœu et la possibilité d’une satisfaction pleine du désir impliqué dans la relation amoureuse et d’une réussite sans faille et comme éternelle de cette relation : image paradisiaque du Souverain Bien, à donner et à recevoir.

1. « Or, prenez toutes les voluptés de la terre, fondez-les en une seule volupté et précipitez-la tout entière en un seul homme, tout cela ne sera rien auprès de la jouissance dont je parle. » Le comblement est donc une précipitation : quelque chose se condense, fond sur moi, me foudroie. Qu’est-ce qui m’emplit ainsi ? Une totalité ? Non. Quelque chose qui, partant de la totalité, en vient à l’excéder : une totalité sans reste, une somme sans exception, un lieu sans rien à côté (« mon âme n’est pas seulement remplie, mais débordée »). Je comble (je suis comblé), j’accumule, mais je ne m’en tiens pas au ras du manque; je produis un *trop*, et c’est dans ce *trop* qu’advient le comblement (le *trop* est le régime de l’Imaginaire : dès que je ne suis plus dans le *trop*, je me sens frustré; pour moi, *juste* veut dire *pas assez*) : je connais enfin cet état où « la jouissance dépasse les possibilités qu’avait entrevues le désir ». Miracle : laissant derrière moi toute « satisfaction », ni repu ni saoul, j’outrepasse les limites de la satiété, et, au lieu de trouver le dégoût, la nausée, ou même l’ivresse, je découvre… la *Coïncidence*. La démesure m’a conduit à la mesure; je colle à l’Image, nos mesures sont les mêmes : exactitude, justesse, musique : j’en ai fini avec le *pas assez*. Je vis alors I’assomption définitive de l’Imaginaire, son triomphe.

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?   
Peut-on désirer sans souffrir ?

L’imagination enrichit-elle la connaissance ?

Comblements : on ne les dit pas - en sorte que, faussement, la relation amoureuse paraît se réduire à une longue plainte. C’est que, s’il est inconséquent de mal dire le malheur, en revanche, pour le bonheur, il paraîtrait coupable d’en abîmer l’expression : le moi ne discourt que blessé ; lorsque je suis comblé ou me souviens de l’avoir été, le langage me paraît pusillanime : je suis *transporté*, hors du langage, c’est-à-dire hors du médiocre, hors du général : « Il se fait une rencontre qui est intolérable, à cause de la joie, et quelquefois l’homme en est réduit à rien; c’est ce que j’appelle le transport. Le transport est la joie de laquelle on ne peut pas parler. » [...]

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

“ Je veux comprendre “ [...]

1. Qu’est-ce que je pense de l’amour? - En somme, je n’en pense rien. [...] je suis dans le *mauvais lieu* de l’amour, qui est son lieu éblouissant : « Le lieu le plus sombre, dit un proverbe chinois, est toujours sous la lampe. » [...]

Les apparences sont-elles trompeuses ?   
A quoi peut-on reconnaître la vérité ?  
Peut-on être sûr d'avoir raison ?

‘’ Quand mon doigt par mégarde… “ [...]

(Pressions de mains - immense dossier romanesque -, geste ténu à l’intérieur de la paume, genou qui ne s’écarte pas, bras étendu, comme si de rien n’était, le long d’un dossier de canapé et sur lequel la tête de l’autre vient peu à peu reposer, c’est la région paradisiaque des signes subtils et clandestins : comme une fête, non des sens, mais du sens.) [...]

Qu'est-ce qui a du sens ?  
Que pouvons-nous savoir des autres ?

L’entretien [...]

(L’atopie de l’amour, le propre qui le fait échapper à toutes les dissertations, ce serait qu’en *dernière instance* il n’est possible d’en parler que selon *une stricte détermination allocutoire*: qu’il soit philosophique, gnomique, lyrique ou romanesque, il y a toujours, dans le discours sur l’amour, une personne à qui l’on s’adresse, cette personne passât-elle l’état de fantôme ou de créature à venir. Personne n’a envie de parler de l’amour, si ce n’est *pour* quelqu’un.)

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

La dédicace [...]

1. [...] Le cadeau est attouchement, sensualité : tu vas toucher ce que j’ai touché, une troisième peau nous unit. Je donne à X… un foulard et il le porte : X… me *donne* le fait de le porter; et c’est d’ailleurs ainsi que, naïvement, il le conçoit et le dit.

*A contrario* : toute morale de la pureté demande qu’on détache le cadeau de la main qui le donne ou le reçoit : dans l’ordination bouddhique, les objets personnels, les trois vêtements sont offerts au bonze sur un brancard; le bonze les accepte en les touchant d’un bâton, non de la main; ainsi, à l’avenir, tout ce qui lui sera donné - et dont il vivra - sera disposé sur une table, par terre ou sur un éventail. [...]

Quelle différence peut-on faire entre l'esprit et le corps ?   
Une action désintéressée est-elle possible ?

3. C’est un argument typique de la « scène », que de représenter à l’autre ce qu’on lui donne (du temps, de l’énergie, de l’argent, de l’ingéniosité, d’autres relations, etc.); car c’est appeler la réplique qui fait marcher toute scène : *Et moi! et moi! Qu’est-ce que je ne te donne pas!* Le don révèle alors l’épreuve de force dont il est l’instrument : « Je te donnerai plus que tu ne me donnes, et ainsi je te dominerai » (dans les grands potlatchs amérindiens, on en venait ainsi à brûler des villages, à égorger des esclaves).

Déclarer ce que je donne, c’est suivre le modèle familial pis les sacrifices que nous faisons pour toi: ou encore : *nous t’avons donné la vie* (- *Mais qu’est-ce que j’en ai à foutre, de la vie!* etc.). Parler de don, c’est le placer dans une économie d’échange (de sacrifice, de surenchère, etc.); à quoi s’oppose la dépense silencieuse. [...]

Une action désintéressée est-elle possible ?   
Que gagne-t-on à échanger ?  
Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

5. [...] Cependant, hormis le cas de l’Hymne, qui confond l’envoi et le texte lui-même, ce qui suit la dédicace (à savoir l’ouvrage lui-même) a peu de rapport avec cette dédicace. L’objet que je donne n’est plus tautologique (je te donne ce que je te donne), il est *interprétable*: il a un sens (des sens) qui déborde de beaucoup son adresse; j’ai beau écrire ton nom sur mon ouvrage, c’est pour « eux » qu’il a été écrit (les autres, les lecteurs). C’est donc par une fatalité de l’écriture elle-même qu’on ne peut dire d’un texte qu’il est amoureux, mais seulement, à la rigueur, qu’il a été fait « amoureusement », comme un gâteau ou une pantoufle brodée.

Et même : moins encore qu’une pantoufle! Car la pantoufle a été faite pour ton pied (ta pointure et ton plaisir) ; le gâteau a été fait ou choisi pour ton goût : il y a une certaine adéquation entre ces objets et ta personne. Mais l’écriture, elle, ne dispose pas de cette complaisance. L’écriture est sèche, obtuse; c’est une sorte de rouleau compresseur; elle va, indifférente, indélicate; elle tuerait « père, mère, amant(e) », plutôt que de dévier de sa fatalité (au reste énigmatique). Quand j’écris, je dois me rendre à cette évidence (qui, selon mon Imaginaire, me déchire) : il n’y a aucune bienveillance dans l’écriture, plutôt une terreur : elle suffoque l’autre, qui, loin d’y percevoir le don, y lit une affirmation de maîtrise, de puissance, de jouissance, de solitude. D’où le paradoxe cruel de la dédicace : je veux à tout prix te donner ce qui t’étouffe.

Le langage n'est-il qu'un outil ?  
Une action désintéressée est-elle possible ?

(Nous vérifions souvent qu’un sujet qui écrit n’a pas du tout l’écriture de son image privée : qui m’aime « pour moi-même », ne m’aime pas pour mon écriture (et j’en souffre). C’est sans doute qu’aimer à la fois deux signifiants dans le même corps, c’est trop! Cela ne court pas les rues. Et si par exception cela se produit, c’est la Coïncidence, le Souverain Bien.) [...]

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

L’exubérance [...]

2. [...] (Un lord, puis un évêque anglais, reprochèrent à Gœthe l’épidémie de suicides provoquée par *Werther*. A quoi Gœthe répondit en termes proprement *économiques* : « Votre système commercial a bien fait des milliers de victimes, pourquoi n’en pas tolérer quelques-unes à *Werther* ? ») [...]

La beauté est elle promesse de bonheur ?

4. Lorsque la Dépense amoureuse est continûment affirmée, sans frein, sans reprise, il se produit cette chose brillante et rare, qui s’appelle l’exubérance, et qui est égale à la Beauté : « L’exubérance est la Beauté. La citerne contient, la source déborde. » L’exubérance amoureuse, c’est l’exubérance de l’enfant dont rien ne vient (encore) contenir le déploiement narcissique, la jouissance multiple. Cette exubérance peut être coupée de tristesses, de dépressions, de mouvements suicidaires, car le discours amoureux n’est pas une *moyenne* d’états; mais un tel déséquilibre fait partie de cette économie noire qui me marque de son aberration, et pour ainsi dire de son luxe intolérable.

Qu'aime-t-on dans l'amour ?  
Est-il raisonnable d'aimer ?  
Quelle est la relation entre la beauté et la bonté ?  
La beauté est elle promesse de bonheur ?   
En quoi le sentiment esthétique se distingue-t-il du sentiment religieux ?

Le monde sidéré [...]

4. Je subis la réalité comme un système de pouvoir. Coluche, le restaurant, le peintre, Rome un jour férié, tous m’imposent leur système d’être; ils sont *mal élevés*. L’impolitesse n’est-elle pas seulement : une *plénitude* ? Le monde est plein, la plénitude est son système, et, par une dernière offense, ce système est présenté comme une « nature » avec laquelle je dois entretenir de bons rapports : pour être « normal » (exempt d’amour), il me faudrait trouver drôle Coluche, bon le restaurant J., belle la peinture de T., et animée la fête du « Corpus Christi » : non seulement subir le pouvoir, mais encore entrer en sympathie avec lui : « aimer » la réalité? Quel dégoût pour l’amoureux (pour la *vertu* de l’amoureux)! C’est Justine au couvent de Sainte-Marie-des-Bois.

Tant que je perçois le monde comme hostile, je lui reste lié : *je ne suis pas fou*. Mais, parfois, la mauvaise humeur épuisée, je n’ai plus aucun langage : le monde n’est pas « irréel » (je pourrais alors le parler : il y a des arts de l’irréel, et des plus grands), mais déréel : le réel en a fui, nulle part, en sorte que je n’ai plus aucun sens (aucun paradigme) à ma disposition; *je n’arrive pas* à définir mes relations avec Coluche, le restaurant, le peintre, la Piazza del Popolo. Quelle relation puis-je avoir avec un pouvoir, si je n’en suis ni l’esclave, ni le complice, ni le témoin ? [...]

6. Tantôt le monde est *irréel* (je le parle différemment), tantôt il est *déréel* (je le parle avec peine).

Ce n’est pas (dit-on) le même retrait de réalité. Dans le premier cas, le refus que j’oppose à la réalité se prononce à travers une *fantaisie* : tout mon entour change de valeur par rapport à une fonction, qui est l’Imaginaire; l’amoureux se sépare alors du monde, il l’irréalise parce qu’il fantasme d’un autre côté les péripéties ou les utopies de son amour; il se livre à l’Image, par rapport à quoi tout « réel » le dérange. Dans le second cas, je perds aussi le réel, mais aucune substitution imaginaire ne vient compenser cette perte : assis devant l’affiche de Coluche, je ne « rêve » pas (même à l’autre); je ne suis même plus dans l’Imaginaire. Pout est figé, pétrifié, immuable, c’est-à-dire insubstituable : l’Imaginaire est (passagèrement) forclos. Dans le premier moment, je suis névrosé, j’irréalise; dans le second moment, je suis fou, je déréalise.

(Cependant, si je parviens, par quelque maîtrise d’écriture, à *dire* cette mort, je commence à revivre; je puis poser des antithèses, libérer des exclamations, je puis chanter : « Qu’il était bleu, le ciel, et grand l’espoir! - L’espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir », etc.) [...]

(Où sont « les choses » ? Dans l’espace amoureux, ou dans l’espace mondain ? Où est « le puéril revers des choses » ? Qu’est-ce qui est puéril ? Est-ce « chanter l’ennui, les douleurs, les tristesses, les mélancolies, la mort, l’ombre, le sombre », etc. - ce que fait, dit-on, l’amoureux ? Est-ce, au contraire : parler, papoter, jaboter, épucer le monde, ses vioIences, ses conflits, ses enjeux, *sa généralité* - ce que font les autres ?) [...]

Est-il raisonnable d'aimer ?  
Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?  
L’imagination enrichit-elle la connaissance ?  
Ne fait-on que fuir le réel ?

Que sait-on du réel ?  
Peut-on distinguer le rêve de la réalité ?  
Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Le vaisseau fantôme [...]

2. J’agis toujours - je m’entête à agir, quoi qu’on me dise et quels que soient mes propres découragements, comme si l’amour pouvait un jour me combler, comme si le Souverain Bien était possible. De là cette curieuse dialectique qui fait succéder sans embarras l’amour absolu à l’amour absolu, comme si, par l’amour, j’accédais à une autre logique (l’absolu n’étant plus contraint d’être unique), à un autre temps (d’amour en amour, je vis des instants verticaux), à une autre musique (ce son, sans mémoire, coupé de toute construction, oublieux de ce qui le précède et le suit, ce son est en lui-même musical). Je cherche, je commence, j’essaye, je vais plus loin, je cours, mais jamais je ne sais que je finis : du Phœnix, on ne dit pas qu’il meurt, mais seulement qu’il renaît (je puis donc renaître sans mourir ?).

Dès lors que je ne suis pas comblé et que cependant *je ne me tue pas*, l’errance amoureuse est fatale. Werther lui-même l’a connue - passant de la « pauvre Léonore » à Charlotte; le mouvement s’est, il est vrai, enrayé; mais, s’il avait survécu Werther aurait réécrit les mêmes lettres à une autre femme. [...]

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?  
Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

“ Je suis fou “ [...]

Depuis cent ans, la folie (littéraire) est réputée consister en ceci : « *Je est un autre* » : la folie est une expérience de dépersonnalisation. Pour moi, sujet amoureux, c’est tout le contraire : c’est de devenir un sujet, de ne pouvoir m’empêcher de l’être, qui me rend fou. *Je ne suis pas un autre* : c’est ce que je constate avec effroi.

(Histoire zen : un vieux moine est occupé en pleine chaleur à faire sécher des champignons. « Pourquoi ne le faites-vous pas faire par d’autres ? - Un autre n’est pas moi, et je ne suis pas un autre. Un autre ne peut faire l’expérience de mon action. Je dois faire mon expérience de faire sécher les champignons. »)

Je suis indéfectiblement moi-même, et c’est en cela que je suis fou : je suis fou parce que je *consiste*.

Commentez cette pensée de Nietzsche: « Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou. » ?

4. Est fou celui qui est pur de tout pouvoir. - Quoi, il ne connaît aucune excitation de pouvoir, l’amoureux? L’assujettissement est pourtant mon affaire : assujetti, voulant assujettir, j’éprouve à ma manière l’envie de pouvoir, la *libido dominandi* : est-ce que je ne dispose pas, à l’égal des systèmes politiques, d’un discours bien fait, c’est-à-dire fort, délié, *articulé*? Cependant, c’est là ma singularité, ma libido est absolument enfermée : je n’habite aucun autre espace que le duel amoureux pas un atome de dehors, donc pas un atome de grégarité : *je suis fou* : non que je sois original (ruse grossière de la conformité), mais parce que je suis coupé de toute socialité. Si les autres hommes sont toujours, à des degrés divers, les militants de quelque chose, je ne suis, moi, soldat de rien, pas même de ma propre folie : *je ne socialise pas* (comme on dit de tel autre qu’il ne symbolise pas). [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Identifications [...]

2. [...] il peut se trouver que d’un autre côté je sois aimé de qui je n’aime pas; or, loin de m’aider (par la gratification qu’elle implique ou le dérivatif qu’elle pourrait instituer), cette situation m’est douloureuse : je me vois dans l’autre qui aime sans être aimé, je retrouve en lui les gestes mêmes de mon malheur, mais ce malheur, c’est moi, cette fois-ci, qui en suis l’agent actif : je m’éprouve à la fois comme victime et comme bourreau.

(Par cette homologie, marche - se vend - le roman d’amour.) [...]

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

L’Inconnaissable [...]

1. [...] (De tous ceux que j’avais connus, X… était à coup sûr le plus impénétrable. Cela venait de ce qu’on ne connaissait rien de son désir : connaître quelqu’un, n’est-ce pas seulement ceci : connaître son désir ? Je connaissais tout, immédiatement, des désirs de Y… : il m’apparaissait alors « cousu de fil blanc », et j’étais enclin à l’aimer non plus avec terreur, mais avec indulgence, comme une mère aime son enfant.) [...]

Que pouvons-nous savoir des autres ?

La jalousie [...]

2. Werther est capturé par cette image : Charlotte coupe des tartines et les distribue à ses frères et sœurs. Charlotte est un gâteau, et ce gâteau se partage : à chacun sa tranche : je ne suis pas le seul - en rien je ne suis le seul, j’ai des frères, des sœurs, je dois partager, je dois m’incliner devant le partage : les déesses du Destin ne sont-elles pas aussi les déesses du Partage, les Moires - dont la dernière est la Muette, la Mort ? De plus, si je n’accepte pas le partage de l’être aimé, je nie sa perfection, car il appartient à la perfection de se partager : Mélite se partage parce qu’elle est parfaite, et Hyperion en souffre : « Ma tristesse était véritablement sans limites. Il fallut que je m’éloigne. » Ainsi, je souffre deux fois : du partage lui-même, et de mon impuissance à en supporter la noblesse. [...]

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?  
Qu'aime-t-on dans l'amour ?  
Est-il raisonnable d'aimer ?  
Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?   
Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Je t’aime [...]

1. Passé le premier aveu, « *je t’aime* » ne veut plus rien dire; il ne fait que reprendre d’une façon énigmatique, tant elle paraît vide, l’ancien message (qui peut-être n’est pas passé par ces mots). Je le répète hors de toute pertinence; il sort du langage, il divague, où ?

Je ne pourrais décomposer l’expression sans rire. Quoi! Il y aurait « moi » d’un côté, « toi » de l’autre, et au milieu un joint d’affection *raisonnable* (puisque lexical). Qui ne sent combien une telle décomposition, conforme pourtant à la théorie linguistique, défigurerait ce qui est *jeté* dehors d’un seul mouvement ? [...]

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?  
Est-il raisonnable d'aimer ?  
Qu'est-ce qui a du sens ?  
Le langage n'est-il qu'un outil ?

2. [...] *Je-t-aime* est sans nuances. II supprime les explications, les aménagements, les degrés, les scrupules. D’une certaine manière - paradoxe exorbitant du langage -, dire *je-t-aime*, c’est faire comme s’il n’y avait aucun théâtre de la parole, et ce mot est toujours *vrai* (il n’a d’autre référent que sa profération : c’est un performatif). [...]  
  
  
Le langage n'est-il qu'un outil ?  
La vérité dépend-elle de nous ?  
Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

3. Le mot (la phrase-mot) n’a de sens qu’au moment où je le prononce; il n’y a en lui aucune autre information que son dire immédiat : nulle réserve, nul magasin du sens. Tout est dans le *jeté* : c’est une « formule », mais cette formule ne correspond à aucun rituel; les situations où je dis *je-t-aime* ne peuvent être classées : *je-t-aime* est irrépressible et imprévisible.

A quel ordre linguistique appartient donc cet être bizarre, cette feinte de langage, trop phrasée pour relever de la pulsion, trop criée pour relever de la phrase ? Ce n’est ni tout à fait un énoncé (aucun message n’y est gelé, emmagasine, momifié, prêt pour la dissection) ni tout à fait de l’enonciation (le sujet ne se laisse pas intimider par le jeu des places interlocutoires). On pourrait l’appeler une profération. A la *profération*, nulle place scientifique : *je-t-aime* ne relève ni de la linguistique ni de la sémiologie. Son instance (ce à partir de quoi on peut le parler) serait plutôt la Musique. A l’instar de ce qui se passe avec le chant, dans la profération de *je-t-aime*, le désir n’est ni refoulé (comme dans l’énoncé) ni reconnu (là où on ne l’attendait pas : comme dans l’enonciation), mais simplement : joui. La jouissance ne se dit pas ; mais elle parle et elle dit : *je-t-aime*. [...]  
  
Qu'est-ce qui a du sens ?  
Le langage n'est-il qu'un outil ?  
Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

10. [...] *Je-t-aime* est actif. Il s’affirme comme force - contre d’autres forces. Lesquelles ? Mille forces du monde, qui sont, toutes, forces dépréciatives (la science, la doxa, la réalité, la raison, etc.). Ou encore : contre la langue. De même que l’*amen* est à la limite de la langue, sans partie liée avec son système, la dépouillant de son « manteau réactif », de même la profération d’amour (*je-t-aime*) se tient à la limite de la syntaxe, accueille la tautologie (*je-t-aime* veut dire *je-t-aime*), écarte la servilité de la Phrase (c’est seulement une holophrase). Comme profération, *je-t-aime* n’est pas un signe, mais joue contre les signes. Celui qui ne dit pas *je-t-aime (*entre les lèvres duquel *je-t-aime* ne veut pas passer) est condamné à émettre les signes multiples, incertains, douteurs, avares, de l’amour, ses indices, ses « preuves » : gestes, égards, soupirs, allusions, ellipses : il doit se laisser *interpréter*: il est dominé par l’instance réactive des signes d’amour, aliéné au monde servile du langage *en ce qu’il ne dit pas tout* (l’esclave est celui qui a la langue coupée, qui ne peut parler que par airs, expressions, mines).

Les « signes » de l’amour nourrissent une immense littérature réactive : l’amour est *représenté*, remis à une esthétique des apparences (c’est Apollon, *tout compte fait*, qui écrit les romans d’amour). Comme contre-signe, *je-t-aime* du côté de Dionysos : la souffrance n’est pas niée (pas même la plainte, le dégoût, le ressentiment), mais, par la profération, elle n’est pas intériorisée : dire *je-t-aime* (le répéter), c’est expulser le réactif, le renvoyer au monde sourd et dolent des signes - des détours de parole (que cependant je ne cesse jamais de traverser).

Comme profération, *je-t-aime* est du côté de la dépense. Ceux qui veulent la profération du mot (lyriques, menteurs, errants) sont sujets de la Dépense : ils dépensent le mot, comme s’il était impertinent (vil) qu’il fût quelque part récupéré; ils sont à la limite extrême du langage, là où le langage lui-même (et qui d’autre le ferait à sa place ?) reconnaît qu’il est sans garantie, travaille sans filet. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?  
Est-il raisonnable d'aimer ?

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?

Le langage n'est-il qu'un outil ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?  
Est-il nécessaire de parler pour être compris ?

Ne fait-on que fuir le réel ?

La lettre d’amour [...]

1 [...] Qu’est-ce que ça veut dire, « penser à quelqu’un » ? Ça veut dire : l'oublier (sans oubli, pas de vie possible) et se réveiller souvent de cet oubli. Beaucoup de choses, par association, te ramènent dans mon discours. « Penser à toi » ne veut rien dire d’autre que cette métonymie. Car, en soi, cette pensée est vide : je ne te pense pas; simplement, je te fais revenir (à proportion même que je t’oublie). C’est cette forme (ce rythme) que j’appelle « pensée » : *je n’ai rien à te dire*, sinon que ce rien, c’est à toi que je le dis:  
« Pourquoi j’ai de nouveau recours à l’écriture ?

Il ne faut pas, chérie, poser de question si nette,

Car, en vérité, je n’ai rien à te dire;

Tes chères mains toutefois recevront ce billet. »   
(Goethe) [...]

Qu'est-ce qu'une idée ?

Nuages [...]

2. [...] Le nuage alors n’est plus que ceci : *quelque chose me manque*. Je parcours fugitivement les états du manque, par lesquels le Zen a su coder la sensibilité humaine (*furyu*) : la solitude (*sabi*), la tristesse qui me vient de L’« incroyable naturalité » des choses (wabi), la nostalgie (*aware*), le sentiment de l’étrange (*yugen*). « Je suis heureuse mais je suis triste » : Tel était le « nuage » de Mélisande. [...]

Ne peut-on être heureux qu'au passé ?  
Peut-on désirer sans souffrir ?   
Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?  
Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

La solitude est-elle sans valeur ?

L'esprit a-t-il accès aux choses ?

Le ravissement [...]

RAVISSEMENT. Épisode réputé initial (mais il peut être reconstruit après coup) au cours duquel le sujet amoureux se trouve « ravi » (capturé et enchanté) par l’image de l’objet aimé (nom populaire : *coup de foudre*: nom savant : *énamoration*).

1. La langue (le vocabulaire) a posé depuis longtemps l'équivalence de l’amour et de la guerre : dans les deux cas, il s’agit de *conquérir*, de *ravir*, de *capturer*, etc. Chaque fois qu’un sujet « tombe » amoureux, il reconduit un peu du temps archaïque où les hommes devaient enlever les femmes (pour assurer I’exogamie) : tout amoureux qui reçoit le coup de foudre a quelque chose d’une Sabine (ou de n’importe laquelle des Enlevées célèbres). [...]

6. Lorsque Werther « découvre » Charlotte (lorsque le rideau se déchire et que le tableau apparaît), Charlotte est en train de couper du pain. Ce dont Hanold tombe amoureux, c’est d’une femme en train de marcher (*Gradiva* : celle qui avance), et de plus prise dans le cadre d’un bas-relief. Ce qui me fascine, me ravit, c’est l’image d’un corps *en situation*. Ce qui m’excite, c’est une silhouette au travail, *qui ne fait pas attention à moi* : Groucha, la jeune bonne, fait une vive impression sur l’Homme aux loups : à genoux, par terre, elle est en train de frotter le plancher. Car la posture de travail me garantit en quelque sorte *l’innocence de l’image* : plus l’autre me tend les signes de son occupation, de son indifférence (de mon absence), plus je suis sûr de le surprendre, comme si, pour tomber amoureux, il me fallait accomplir la formalité ancestrale du rapt, à savoir la surprise (je surprends l’autre, et par là même il me surprend : je ne m’attendais pas à le surprendre). [...]

lorsque je « revois » la scène du rapt, je crée rétrospectivement un hasard : cette scène en a la magnificence : je ne cesse de m’étonner d’avoir eu cette chance : rencontrer ce qui va à mon désir; ou d’avoir pris ce risque énorme : m’asservir d’un coup à une image inconnue (et toute la scène reconstruite opère comme le montage somptueux d’une ignorance). [...]

Le coeur a ses raisons que la raison ignore ?

Est-il raisonnable d'aimer ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Toute prise de conscience est-elle libératrice ?

Avons nous le choix d'être libre ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Ne désirons-nous que les choses que nous estimons bonnes ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faire une scène [...]

5. Insignifiante, la scène lutte cependant avec l’insignifiance. Tout partenaire d’une scène rêve d’avoir le *dernier mot*. Parler en dernier, « conclure », c’est donner un destin à tout ce qui s’est dit, c’est maîtriser, posséder, dispenser, assener le sens; dans l’espace de la parole, celui qui vient en dernier occupe une place souveraine, tenue, selon un privilège réglé, par les professeurs, les présidents, les juges, les confesseurs : tout combat de langage (*mâché* des anciens Sophistes, *disputatio* des Scolastiques) vise à la possession de cette place; par le dernier mot, je vais désorganiser, « liquider » l’adversaire, lui infliger une blessure (narcissique) mortelle, je vais l’acculer au silence, le châtrer de toute parole. La scène se déroule en vue de ce triomphe : il ne s’agit nullement que chaque réplique concoure à la victoire d’une vérité et construise peu à peu cette vérité, mais seulement que la *dernière* réplique soit la bonne : c’est le dernier coup de dés qui compte. La scène ne ressemble en rien à un jeu d’échecs, mais plutôt au jeu du furet : toutefois, ce jeu est ici inversé, car le gain va à celui qui réussit à tenir l’anneau dans sa main au moment même où le jeu s’arrête : le furet court tout le long de la scène, la victoire est à qui capturera ce petit animal, dont la possession assurera la toute-puissance : la dernière réplique. [...]

Qu’est-ce qu’un héros ? Celui qui a la dernière réplique. Voit-on un héros qui ne parlerait pas avant de mourir? Renoncer à la dernière réplique (refuser la scène) relève donc d’une morale anti-héroïque : c’est celle d’Abraham : jusqu’au bout du sacrifice qui lui est demandé, il ne parle pas. Ou bien encore, riposte plus subversive, car moins drapée (le silence est toujours un beau drap), on remplace la dernière réplique par une pirouette incongrue : c’est ce que fit ce maître zen qui, pour toute réponse à la question solennelle : « Qu’est-ce que Bouddha ? », ôta sa sandale, la mit sur sa tête et s’en alla : dissolution impeccable de la dernière réplique, maîtrise de la non-maîtrise.

Peut-on avoir raison contre les faits ?  
Peut-on ne pas admettre la vérité ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Pas un prêtre ne l’accompagnait [...]

3. La solitude de l’amoureux n’est pas une solitude de personne (l’amour se confie, il parle, se raconte), c’est une solitude de système : je suis seul à en faire un système (peut-être parce que je suis sans cesse rabattu sur le solipsisme de mon discours). Paradoxe difficile : je puis être entendu de tout le monde (l’amour vient des livres, son dialecte est courant), mais je ne puis être écouté (reçu « prophétiquement ») que des sujets qui ont *exactement* et *présentement* le même langage que moi. [...]

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

L’incertitude des signes [...]

Les signes ne sont pas des preuves, puisque n’importe qui peut en produire de faux ou d’ambigus. De là à se rabattre, paradoxalement, sur la toute-puissance du langage : puisque rien n’assure le langage, je tiendrai le langage pour la seule et dernière assurance : *je ne croirai plus à l’interprétation*. De mon autre, je recevrai toute parole comme un signe de vérité; et, lorsque je parlerai, je ne mettrai pas en doute qu’il reçoive pour vrai ce que je dirai. D’où l’importance des *déclarations*; je veux sans cesse arracher à l’autre la formule de son sentiment, et je lui dis sans cesse de mon côté que je l’aime : rien n’est laissé à la suggestion, à la divination : pour qu’une chose soit sue, il faut qu’elle soit dite; mais aussi, dès qu’elle est dite, très provisoirement, elle est vraie.

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?  
Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Le doute: Une force ou une faiblesse ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

“ E lucevan le stelle “ [...]

2. [...] L’imparfait est le temps de la fascination : ça a l’air d’être vivant et pourtant ça ne bouge pas : présence imparfaite, mort imparfaite; ni oubli ni résurrection; simplement le leurre épuisant de la mémoire. Dès l’origine, avides de jouer un rôle, des scènes se mettent en position de souvenir : souvent, je le sens, je le prévois, au moment même où elles se forment. - Ce théâtre du temps est le contraire même de la recherche du temps perdu ; car je me souviens pathétiquement, ponctuellement, et non philosophiquement, discursivement : je me souviens pour être malheureux/heureux - non pour comprendre. Je n’écris pas, je ne m’enferme pas pour écrire le roman énorme du temps retrouvé. [...]

Ne peut-on être heureux qu'au passé ?

Connaissons-nous mieux le présent que le passé ?

Tel

TEL. Appelé sans cesse à définir l’objet aimé, et souffrant des incertitudes de cette définition, le sujet amoureux rêve d’une sagesse qui lui ferait prendre l’autre tel qu’il est, exonéré de tout adjectif. [...]

3. [...] Il faut que je me débarrasse de toute envie de bilan; il faut que l’autre devienne à mes yeux pur de toute attribution; plus je le désignerai, moins je le parlerai : je serai semblable à l’*infans* qui se contente d’un mot vide pour montrer quelque chose : *Ta, Da, Tat* (dit le sanscrit). *Tel*, dira l’amoureux : *tu es ainsi, précisément ainsi*.

En te désignant comme *tel*, je te fais échapper à la mort du classement, je t’enlève à l’Autre, au langage, je te veux immortel. *Tel qu’il est*, l’être aimé ne reçoit plus aucun sens, ni de moi-même ni du système dans lequel il est pris; il n’est plus qu’un texte sans contexte; je n’ai plus besoin ou envie de le déchiffrer; il est en quelque sorte *le supplément de sa propre place*. S’il n’était qu’une place, je pourrais bien, un jour, le remplacer, mais le supplément de sa place, son *tel*, je ne puis rien lui substituer.

(Dans les restaurants, sitôt le dernier service fini, on prépare les tables, à neuf, pour le lendemain : même nappe blanche, même couvert, même salière : c’est le monde de la place, du remplacement : pas de *tel*.)

4. J’accède alors (fugitivement) à un langage sans adjectifs. J’aime l’autre non selon ses qualités (comptabilisées), mais selon son existence; par un mouvement que vous pouvez bien dire mystique, j’aime, non ce qu’il est, mais : *qu’il est*. Le langage dont le sujet amoureux proteste alors (contre tous les langages déliés du monde) est un langage *obtus* : tout jugement est suspendu, la terreur du sens est abolie. Ce que je liquide, dans ce mouvement, c’est la catégorie même du mérite : de même que le mystique se rend indifférent à la sainteté (qui serait encore un attribut), de même, accédant au *tel* de l’autre, je n’oppose plus l’oblation au désir : il me semble que je puis obtenir de moi de désirer l’autre moins et d’en jouir plus. [...]

Qu'aime-t-on dans l'amour ?

Pour aimer autrui faut-il le connaître ?

Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Peut-on désirer sans souffrir ?   
Qu'est-ce qui a du sens ?

Faut-il se méfier de la multiplicité des interprétations ?

Interprète-t-on à défaut de connaître ?

5. Ou encore : *tel*, n’est-ce pas l’ami ? Celui qui peut un moment s’éloigner sans que son image s’abîme ? « Nous étions amis et nous sommes devenus étrangers l’un à l’autre. Mais il est bon qu’il en soit ainsi, et nous ne chercherons pas à nous le dissimuler ni à l’obscurcir comme si nous devions en avoir honte. Tels deux navires dont chacun poursuit sa voie et son but propres : ainsi sans doute nous pouvons nous croiser et célébrer des fêtes entre nous comme nous l’avons déjà fait - et alors les bons navires reposaient côte à côte dans le même port, sous le soleil, si calmes qu’on eût dit qu’ils fussent déjà au but et n’eussent eu que la même destination. Mais ensuite l’appel irrésistible de notre mission nous poussait à nouveau loin l’un de l’autre, chacun sur des mers, vers des parages, sous des soleils différents - peut-être pour ne plus jamais nous revoir, peut-être aussi pour nous revoir une fois de plus, mais sans plus nous reconnaître : des mers et des soleils différents ont dû nous changer! » [...]

Comment différencier amour et amitié ?

Vérité [...]

4. La vérité : ce qui est *à côté*. Un moine demandait à Tchao-Tcheou : « Quel est l’unique et dernier mot de la vérité ? » …) Le maître répliqua : « *Oui*. » Je n’entends pas dans cette réponse l’idée banale selon laquelle un vague parti pris d’acquiescement général est le secret philosophique de la vérité. J’entends que le maître, opposant bizarrement un adverbe à un pronom, *oui à quel*, répond *à côté*: il fait une réponse de sourd, de la même sorte que celle qu’il fit à un autre moine qui lui demandait : « Toutes choses, dit-on, sont réductibles à l’Un; mais à quoi l’Un est-il réductible ? » Et Tchao-Tcheou répondit : « Quand j’étais dans le district de Tching, je me suis fait faire une robe qui pesait sept *kin*. » [...]

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

A quoi peut-on reconnaître la vérité ?  
Y a-t-il d’autres moyens que la démonstration pour établir une vérité ?

Peut-on dire que le langage entrave la pensée ?

Le langage trahit-il la pensée ?

Roland Barthes, *Fragments d’un discours amoureux*, 1977

Henry David Thoreau, *Walden or Life in the woods*, 1854

1. Economy [...]

I see young men, my townsmen, whose misfortune it is to have inherited farms, houses, barns, cattle, and farming tools; for these are more easily acquired than got rid of. Better if they had been born in the open pasture and suckled by a wolf, that they might have seen with clearer eyes what field they were called to labor in. Who made them serfs of the soil? Why should they eat their sixty acres, when man is condemned to eat only his peck of dirt? Why should they begin digging their graves as soon as they are born? They have got to live a man’s life, pushing all these things before them, and get on as well as they can. How many a poor immortal soul have I met well-nigh crushed and smothered under its load, creeping down the road of life, pushing before it a barn seventy-five feet by forty, its Augean stables never cleansed, and one hundred acres of land, tillage, mowing, pasture, and wood-lot. The portionless, who struggle with no such unnecessary inherited encumbrances, find it labor enough to subdue and cultivate a few cubic feet of flesh.

But men labor under a mistake. The better part of the man is soon plowed into the soil for compost. By a seeming fate, commonly called necessity, they are employed, as it says in an old book, laying up treasures which moth and rust will corrupt and thieves break through and steal. It is a fool’s life, as they will find when they get to the end of it, if not before. [...]

Most men, even in this comparatively free country, through mere ignorance and mistake, are so occupied with the factitious cares and superfluously coarse labors of life that its finer limits cannot be plucked by them. Their fingers, from excessive toil, are too clumsy and tremble too much for that. Actually, the laboring man has not leisure for a true integrity day by day; he cannot afford to sustain the manliest relations to men; his labor would be depreciated in the market. He has no time to be anything but a machine. [...]

Some of you, we all know, are poor, find it hard to live, are sometimes, as it were, gasping for breath. I have no doubt that some of you who read this book are unable to pay for all the dinners which you have actually eaten, or for the coats and shoes which are fast wearing or are already worn out, and have come to this page to spend borrowed or Stolen time, robbing your creditors of an hour. It is very evident what mean and sneaking lives many of you live, for my sight has been whetted by experience [...]

Le besoin est-il l'origine du travail ?  
Doit-on faire du travail une valeur ?  
Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

What a man thinks of himself, that it is which determines, or rather indicates, his fate. [...] The mass of men lead lives of quiet desperation. What is called resignation is confirmed desperation. [...]

it appears as if men had deliberately chosen the common mode of living because they preferred it to any other. Yet they honestly think there is no choice left. But alert and healthy natures remember that the sun rose clear. It is never too late to give up our prejudices. No way of thinking or doing, however ancient, can be trusted without proof. [...]

The incessant anxiety and strain of some is a well-nigh incurable form of disease. We are made to exaggerate the importance of what work we do; and yet how much is not done by us! [...]

I do not mean to prescribe rules to strong and valiant natures, who will mind their own affairs whether in heaven or hell, and perchance build more magnificently and spend more lavishly than the richest, without ever impoverishing themselves, not knowing how they live,—if, indeed, there are any such, as has been dreamed; nor to those who find their encouragement and inspiration in precisely the present condition of things, and cherish it with the fondness and enthusiasm of lovers,—and, to some extent, I reckon myself in this number; I do not speak to those who are well employed, in whatever circumstances, and they know whether they are well employed or not;—but mainly to the mass of men who are discontented, and idly complaining of the hardness of their lot or of the times, when they might improve them. There are some who complain most energetically and inconsolably of any, because they are, as they say, doing their duty. I also have in my mind that seemingly wealthy, but most terribly impoverished class of all, who have accumulated dross, but know not how to use it, or get rid of it, and thus have forged their own golden or silver fetters. [...]

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?  
Avons nous le choix d'être libre ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le besoin est-il l'origine du travail ?

Not long since, a strolling Indian went to sell baskets at the house of a well-known lawyer in my neighborhood. “Do you wish to buy any baskets?” he asked. “No, we do not want any,” was the reply. “What!” exclaimed the Indian as he went out the gate, “do you mean to starve us?” Having seen his industrious white neighbors so well off, — that the lawyer had only to weave arguments, and, by some magic, wealth and standing followed, — he had said to himself: I will go into business; I will weave baskets; it is a thing which I can do. Thinking that when he had made the baskets he would have done his part, and then it would be the white man’s to buy them. He had not discovered that it was necessary for him to make it worth the other’s while to buy them, or at least make him think that it was so, or to make something else which it would be worth his while to buy. I too had woven a kind of basket of a delicate texture, but I had not made it worth any one’s while to buy them. Yet not the less, in my case, did I think it worth my while to weave them, and instead of studying how to make it worth men’s while to buy my baskets, I studied rather how to avoid the necessity of selling them. The life which men praise and regard as successful is but one kind. Why should we exaggerate any one kind at the expense of the others?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

A man who has at length found something to do will not need to get a new suit to do it in; for him the old will do, that has lain dusty in the garret for an indeterminate period. [...]

I say, beware of all enterprises that require new clothes, and not rather a new wearer of clothes. If there is not a new man, how can the new clothes be made to fit? If you have any enterprise before you, try it in your old clothes. All men want, not something to *do with*, but something to *do*, or rather something to *be*. Perhaps we should never procure a new suit, however ragged or dirty the old, until we have so conducted, so enterprised or sailed in some way, that we feel like new men in the old, and that to retain it would be like keeping new wine in old bottles. [...]

Le besoin est-il l'origine du travail ?  
Qu'est-ce qui a du sens ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

But lo! men have become the tools of their tools. The man who independently plucked the fruits when he was hungry is become a farmer, and he who stood under a tree for shelter, a housekeeper. We now no longer camp as for a night, but have settled down on earth and forgotten heaven. We have adopted Christianity merely as an improved method of *agri*-culture. We have built for this world a family mansion, and for the next a family tomb. [...]

Serions-nous plus libres sans machines ?  
L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

Le besoin est-il l'origine du travail ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

I thus found that the student who wishes for a shelter can obtain one for a lifetime at an expense not greater than the rent which he now pays annually. [...]

I learned from the experience of both years, not being in the least awed by many celebrated works on husbandry, Arthur Young among the rest, that if one would live simply and eat only the crop which he raised, and raise no more than he ate, and not exchange it for an insufficient quantity of more luxurious and expensive things, he would need to cultivate only a few rods of ground, and that it would be cheaper to spade up that than to use oxen to plow it, and to select a fresh spot from time to time than to manure the old, and he could do all his necessary farm work as it were with his left hand at odd hours in the summer; and thus he would not be tied to an ox, or horse, or cow, or pig, as at present. [...]

I am wont to think that men are not so much the keepers of herds as herds are the keepers of men, the former are so much the freer. [...]

Certainly no nation that lived simply in all respects, that is, no nation of philosophers, would commit so great a blunder as to use the labor of animals. True, there never was and is not likely soon to be a nation of philosophers, nor am I certain it is desirable that there should be. However, *I* should never have broken a horse or bull and taken him to board for any work he might do for me, for fear I should become a horseman or a herdsman merely; and if society seems to be the gainer by so doing, are we certain that what is one man’s gain is not another’s loss, and that the stableboy has equal cause with his master to be satisfied? Granted that some public works would not have been constructed without this aid, and let man share the glory of such with the ox and horse; does it follow that he could not have accomplished works yet more worthy of himself in that case? When Men begin to do, not merely unnecessary or artistic, but luxurious and idle work, with their assistance, it is inevitable that a few do all the exchange work with the oxen, or, in other words, become the slaves of the strongest. Man thus not only works for the animal within him, but, for a symbol of this, he works for the animal without him. [...]

Thus I could avoid all trade and barter, so far as my food was concerned, and having a shelter already, it would only remain to get clothing and fuel. The pantaloons which I now wear were woven in a farmer’s family, — thank heaven there is so much virtue still in man; for I think the fall from the farmer to the operative as great and memorable as that from the man to the farmer; — and in a new country, fuel is an encumbrance. As for a habitat, if I were not permitted still to squat, I might purchase one acre at the same price for which the land I cultivated was sold — namely, eight dollars and eight cents. But as it was, I considered that I enhanced the value of the land by squatting on it. [...]

I cannot but feel compassion when I hear some trig, compact-looking man, seemingly free, all girded and ready, speak of his “furniture,” as whether it is insured or not. “But what shall I do with my furniture?” My gay butterfly is entangled in a spider’s web then. Even those who seem for a long while not to have any, if you inquire more narrowly you will find have some stored in somebody’s barn [...].

Serions-nous plus libres sans machines ?

Le besoin est-il l'origine du travail ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

Avons nous le choix d'être libre ?

Doit-on faire du travail une valeur ?  
Pourquoi les productions qui surgissent de l'esprit humain ont-elles plus de valeur que les oeuvres imitées ?

En général quand une chose devient utile cesse-t-elle d'être belle ?

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

La division du travail sépare-t-elle les hommes ?

For more than five years I maintained myself thus solely by the labor of my hands, and I found that, by working about six weeks in a year, I could meet all the expenses of living. The whole of my winters, as well as most of my summers, I had free and clear for study. I have thoroughly tried schoolkeeping, and found that my expenses were in proportion, or rather out of proportion, to my income, for I was obliged to dress and train, not to say think and believe, accordingly, and I lost my time into the bargain. As I did not teach for the good of my fellow-men, but simply for a livelihood, this was a failure. I have tried trade but I found that it would take ten years to get under way in that, and that then I should probably be on my way to the devil. I was actually afraid that I might by that time be doing what is called a good business. When formerly I was looking about to see what I could do for a living, some sad experience in conforming to the wishes of friends being fresh in my mind to tax my ingenuity, I thought often and seriously of picking huckleberries; that surely I could do, and its small profits might suffice, — for my greatest skill has been to want but little, — so little capital it required, so little distraction from my wonted moods, I foolishly thought. While my acquaintances went unhesitatingly into trade or the professions, I contemplated this occupation as most like theirs; ranging the hills all summer to pick the berries which came in my way, and thereafter carelessly dispose of them; so, to keep the flocks of Admetus. I also dreamed that I might gather the wild herbs, or carry evergreens to such villagers as loved to be reminded of the woods, even to the city, by haycart loads. But I have since learned that trade curses everything it handles; and though you trade in messages from heaven, the whole curse of trade attaches to the business.

As I preferred some things to others, and especially valued my freedom, as I could fare hard and yet succeed well, I did not wish to spend my time in earning rich carpets or other fine furniture, or delicate cookery, or a house in the Grecian or the Gothic style just yet. If there are any to whom it is no interruption to acquire these things, and who know how to use them when acquired, I relinquish to them the pursuit. Some are “industrious,” and appear to love labor for its own sake, or perhaps because it keeps them out of worse mischief; to such I have at present nothing to say. Those who would not know what to do with more leisure than they now enjoy, I might advise to work twice as hard as they do, — work till they pay for themselves, and get their free papers. For myself I found that the occupation of a day-laborer was the most independent of any, especially as it required only thirty or forty days in a year to support one. The laborer’s day ends with the going down of the sun, and he is then free to devote himself to his chosen pursuit, independent of his labor; but his employer, who speculates from month to month, has no respite from one end of the year to the other.

In short, I am convinced, both by faith and experience, that to maintain one’s self on this earth is not a hardship but a pastime, if we will live simply and wisely; as the pursuits of the simpler nations are still the sports of the more artificial. It is not necessary that a man should earn his living by the sweat of his brow, unless he sweats easier than I do.

One young man of my acquaintance, who has inherited some acres, told me that he thought he should live as I did, *if he had the means*. I would not have any one adopt *my* mode of living on any account; for, beside that before he has fairly learned it I may have found out another for myself. I desire that there may be as many different persons in the world as possible; but I would have each one be very careful to find out and pursue *his own* way, and not his father’s or his mother’s or his neighbor’s instead. [...]

Le besoin est-il l'origine du travail ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

Avons nous le choix d'être libre ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

Notre liberté de pensée a-t-elle des limites ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?  
Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?   
Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Savons-nous toujours ce que nous désirons ?

Peut-on être sûr d'avoir raison ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

But all this is very selfish, I have heard some of my townsmen say. I confess that I have hitherto indulged very little in philanthropic enterprises. I have made some sacrifices to a sense of duty, and among others have sacrificed this pleasure also. There are those who have used all their arts to persuade me to undertake the support of some poor family in the town; and if I had nothing to do—for the devil finds employment for the idle — I might try my hand at some such pastime as that. However, when I have thought to indulge myself in this respect, and lay their heaven under an obligation by maintaining certain poor persons in all respects as comfortably as I maintain myself, and have even ventured so far as to make them the offer, they have one and all unhesitatingly preferred to remain poor. While my townsmen and women are devoted in so many ways to the good of their fellows, I trust that one at least may be spared to other and less humane pursuits. You must have a genius for charity as well as for anything else. As for Doing-good, that is one of the professions which are full. Moreover, I have tried it fairly, and, strange as it may seem, am satisfied that it does not agree with my constitution. Probably I should not consciously and deliberately forsake my particular calling to do the good which society demands of me, to save the universe from annihilation; and I believe that a like but infinitely greater steadfastness elsewhere is all that now preserves it. But I would not stand between any man and his genius; and to him who does this work, which I decline, with his whole heart and soul and life, I would say, Persevere, even if the world call it doing evil, as it is most likely they will. [...]

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Peut-on dire d'un désir qu'il est anormal ?

Le désir nous impose-t-il d'en faire l'épreuve ?

N'avons nous de devoirs qu'envers autrui ?

Qu'avons-nous à gagner à faire notre devoir ?

There is no odor so bad as that which arises from goodness tainted. It is human, it is divine, carrion. If I knew for a certainty that a man was coming to my house with the conscious design of doing me good, I should run for my life, as from that dry and parching wind of the African deserts called the simoon, which fills the mouth and nose and ears and eyes with dust till you are suffocated, for fear that I should get some of his good done to me, — some of its virus mingled with my blood. No, — in this case I would rather suffer evil the natural way. A man is not a good *man* to me because he will feed me if I should be starving, or warm me if I should be freezing, or pull me out of a ditch if I should ever fall into one. I can find you a Newfoundland dog that will do as much. Philanthropy is not love for one’s fellow-man in the broadest sense. Howard was no doubt an exceedingly kind and worthy man in his way, and has his reward; but, comparatively speaking, what are a hundred Howards to me if their philanthropy do not help us in our best estate, when we are most worthy to be helped? I never heard of a philanthropic meeting in which it was sincerely proposed to do any good to me, or the like of me. [...]

Est-ce réaliste de prétendre pouvoir aimer tous les hommes ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

There are a thousand hacking at the branches of evil to one who is striking at the root, and it may be that he who bestows the largest amount of time and money on the needy is doing the most by his mode of life to produce that misery which he strives in vain to relieve. It is the pious slave-breeder devoting the proceeds of every tenth slave to buy a Sunday’s liberty for the rest. Some show their kindness to the poor by employing them in their kitchens. Would they not be kinder if they employed themselves there? You boast of spending a tenth part of your income in charity; maybe you should spend the nine tenths so, and done with it. Society recovers only a tenth part of the property then. [...]

La division du travail sépare-t-elle les hommes ?

L'exigence de justice et l'exigence de liberté sont-elles séparables ?

I would not subtract anything from the praise that is due to philanthropy, but merely demand justice for all who by their lives and works are a blessing to mankind. I do not value chiefly a man’s uprightness and benevolence, which are, as it were, his stem and leaves. Those plants of whose greenness withered we make herb tea for the sick serve but a humble use, and are most employed by quacks. I want the flower and fruit of a man; that some fragrance be wafted over from him to me, and some ripeness flavor our intercourse. His goodness must not be a partial and transitory act, but a constant superfluity, which costs him nothing and of which he is unconscious. This is a charity that hides a multitude of sins. The philanthropist too often surrounds mankind with the remembrance of his own cast-off griefs as an atmosphere, and calls it sympathy. We should impart our courage, afid not our despair, our health and ease, and not our disease, and take care that this does not spread by contagion. [...]

I believe that what so saddens the reformer is not his sympathy with his fellows in distress, but, though he be the holiest son of God, is his private ail. Let this be righted, let the spring come to him, the morning rise over his couch, and he will forsake his generous companions without apology. [...]

Our manners have been corrupted by communication with the saints. Our hymn-books resound with a melodious cursing of God and enduring him forever. One would say that even the prophets and redeemers had rather consoled the fears than confirmed the hopes of man. There is nowhere recorded a simple and irrepressible satisfaction with the gift of life, any memorable praise of God. [...]

Do not stay to be an overseer of the poor, but endeavor to become one of the worthies of the world. [...]

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

Peut-on être soi-même devant les autres ?

Une action désintéressée est-elle possible ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

L’homme a-t-il nécessairement besoin de religion ?

2. Where I Lived, and What I Lived For [...]

I have frequently seen a poet withdraw, having enjoyed the most valuable part of a farm, while the crusty farmer supposed that he had got a few wild apples only. Why, the owner does not know it for many years when a poet has put his farm in rhyme, the most admirable kind of invisible fence, has fairly impounded it, milked it, skimmed it, and got all the cream, and left the farmer only the skimmed milk. [...]

Why is it that men give so poor an account of their day if they have not been slumbering? They are not such poor calculators. If they had not been overcome with drowsiness, they would have performed something. The millions are awake enough for physical labor; but only one in a million is awake enough for effective intellectual exertion, only one in a hundred millions to a poetic or divine life. To be awake is to be alive. I have never yet met a man who was quite awake. How could I have looked him in the face?

We must learn to reawaken and keep ourselves awake, not by mechanical aids, but by an infinite expectation of the dawn, which does not forsake us in our soundest sleep. I know of no more encouraging fact than the unquestionable ability of man to elevate his life by a conscious endeavor. It is something to be able to paint a particular picture, or to carve a statue, and so to make a few objects beautiful; but it is far more glorious to carve and paint the very atmosphere and medium through which we look, which morally we can do. To affect the quality of the day, that is the highest of arts. Every man is tasked to make his life, even in its details, worthy of the contemplation of his most elevated and critical hour. [...]

I went to the woods because I wished to live deliberately, to front only the essential facts of life, and see if I could not learn what it had to teach, and not, when I came to die, discover that I had not lived. I did not wish to live what was not life, living is so dear; nor did I wish to practise resignation, unless it was quite necessary. I wanted to live deep and suck out all the marrow of life, to live so sturdily and Spartan-like as to put to rout all that was not life, to cut a broad swath and shave close, to drive life into a corner, and reduce it to its lowest terms, and, if it proved to be mean, why then to get the whole and genuine meanness of it, and publish its meanness to the world; or if it were sublime, to know it by experience, and be able to give a true account of it in my next excursion. For most men, it appears to me, are in a strange uncertainty about it, whether it is of the devil or of God, and have *somewhat hastily* concluded that it is the chief end of man here to “glorify God and enjoy him forever.”

Still we live meanly, like ants; though the fable tells us that we were long ago changed into men; like pygmies we fight with cranes; it is error upon error, and clout upon clout, and our best virtue has for its occasion a superfluous and evitable wretchedness. Our life is frittered away by detail. An honest man has hardly need to count more than his ten fingers, or in extreme cases he may add his ten toes, and lump the rest. Simplicity, simplicity, simplicity! I say, let your affairs be as two or three, and not a hundred or a thousand; instead of a million count half a dozen, and keep your accounts on your thumb-nail. In the midst of this chopping sea of civilized life, such are the clouds and storms and quicksands and thousand-and-one tems to be allowed for, that a man has to live, if he would not founder and go to the bottom and not make his port at all, by dead reckoning, and he must be a great calculator indeed who succeeds. Simplify, simplify. Instead of three meals a day, if it be necessary eat but one; instead of a hundred dishes, five; and reduce other things in proportion. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?  
Le bonheur est-il affaire privée ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Avons nous le choix d'être libre ?

L'idée d'une liberté totale a-t-elle un sens ?

Être libre, est-ce ne rencontrer aucun obstacle ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

If we do not get out sleepers, and forge rails, and devote days and nights to the work, but go to tinkering upon our *lives* to improve *them*, who will build railroads? And if railroads are not built, how shall we get to heaven in season? But if we stay at home and mind our business, who will want railroads? We do not ride on the railroad; it rides upon us. Did you ever think what those sleepers are that underlie the railroad? Each one is a man, an Irishman, or a Yankee man. The rails are laid on them, and they are covered with sand, and the cars run smoothly over them. They are sound sleepers, I assure you. And every few years a new lot is laid down and run over; so that, if some have the pleasure of riding on a rail, others have the misfortune to be ridden upon. And when they run over a man that is walking in his sleep, a supernumerary sleeper in the wrong position, and wake him up, they suddenly stop the cars, and make a hue and cry about it, as if this were an exception. I am glad to know that it takes a gang of men for every five miles to keep the sleepers down and level in their beds as it is, for this is a sign that they may sometime get up again. [...]

Y a-t-il plus à espérer qu'à craindre de la technique ?

Le développement technique transforme-t-il les hommes ?

Serions-nous plus libres sans machines ?

After a night’s sleep the news is as indispensable as the breakfast. “Pray tell me anything new that has happened to a man anywhere on this globe,”—and he reads it over his coffee and rolls, that a man has had his eyes gouged out this morning on the Wachito River; never dreaming the while that he lives in the dark unfathomed mammoth cave of this world, and has but the rudiment of an eye himself. [...]

To a philosopher all *news*, as it is called, is gossip, and they who edit and read it are old women over their tea. Yet not a few are greedy after this gossip. [...]

If one may judge who rarely looks into the newspapers, nothing new does ever happen in foreign parts, a French revolution not excepted.

What news! how much more important to know what that is which was never old! “Kaeou-he-yu (great dignitary of the state of Wei) sent a man to Khoung-tseu to know his news. Khoung-tseu caused the messenger to be seated near him, and questioned him in these terms: What is your master doing? The messenger answered with respect: My master desires to diminish the number of his faults, but he cannot come to the end of them. The messenger being gone, the philosopher remarked: What a worthy messenger! What a worthy messenger!” [...]

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Shams and delusions are esteemed for soundest truths, while reality is fabulous. If men would steadily observe realities only, and not allow themselves to be deluded, life, to compare it with such things as we know, would be like a fairy tale and the Arabian Nights’ Entertainments. If we respected only what is inevitable and has a right to be, music and poetry would resound along the streets. When we are unhurried and wise, we perceive that only great and worthy things have any permanent and absolute existence, that petty fears and petty pleasures are but the shadow of the reality. This is always exhilarating and sublime. By closing the eyes and slumbering, and consenting to be deceived by shows, men establish and confirm their daily life of routine and habit everywhere, which still is built on purely illusory foundations. [...]

Ne fait-on que fuir le réel ?

Que sait-on du réel ?

La perception peut-elle s'éduquer ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

La conscience de l’individu n’est-elle que le reflet de la société à laquelle il appartient ?

Time is but the stream I go a-fishing in. I drink at it; but while I drink I see the sandy bottom and detect how shallow it is. Its thin current slides away, but eternity remains. I would drink deeper; fish in the sky, whose bottom is pebbly with Stars. I cannot count one. I know not the first letter of the alphabet. I have always been regretting that I was not as wise as the day I was born. The intellect is a cleaver; it discerns and rifts its way into the secret of things. I do not wish to be any more busy with my hands than is necessary. My head is hands and feet. I feel all my best faculties concentrated in it. [...]

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?  
Le temps détruit tout ?

Le temps est-il la limite de l’homme ?

3. Reading

With a little more deliberation in the choice of their pursuits, all men would perhaps become essentially students and observers, for certainly their nature and destiny are interesting to all alike. In accumulating property for ourselves or our posterity, in founding a family or a state, or acquiring fame even, we are mortal; but in dealing with truth we are immortal, and need fear no change nor accident. [...]

We spend more on almost any article of bodily aliment or ailment than on our mental aliment. It is time that we had uncommon schools, that we did not leave off our education when we begin to be men and women. It is time that villages were universities, and their elder inhabitants the fellows of universities, with leisure—if they are, indeed, so well off—to pursue liberal studies the rest of their lives. Shall the world be confined to one Paris or one Oxford forever? Cannot students be boarded here and get a liberal education under the skies of Concord? Can we not hire some Abélard to lecture to us? Alas! what with foddering the cattle and tending the store, we are kept from school too long, and our education is sadly neglected. In this country, the village should in some respects take the place of the nobleman of Europe. It should be the patron of the fine arts. It is rich enough. It wants only the magnanimity and refinement. It can spend money enough on such things as farmers and traders value, but it is thought Utopian to propose spending money for things which more intelligent men know to be of far more worth. [...]

If we live in the Nineteenth Century, why should we not enjoy the advantages which the Nineteenth Century offers? Why should our life be in any respect provincial? If we will read newspapers, why not skip the gossip of Boston and take the best newspaper in the world at once? [...]

New England can hire all the wise men in the world to come and teach her, and board them round the while, and not be provincial at all.That is the *uncommon* school we want. Instead of noblemen, let us have noble villages of men. If it is necessary, omit one bridge over the river, go round a little there, and throw one arch at least over the darker gulf of ignorance which surrounds us.

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Le temps libre est-il le temps de ma liberté ?

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

4. Sounds

But while we are confined to books, though the most select and classic, and read only particular written languages, which are themselves but dialects and provincial, we are in danger of forgetting the language which all things and events speak without metaphor, which alone is copious and standard. Much is published, but little printed. The rays which stream through the shutter will be no longer remembered when the shutter is wholly removed. No method nor discipline can supersede the necessity of being forever on the alert. What is a course of history or philosophy, or poetry, no matter how well selected, or the best society, or the most admirable routine of life, compared with the discipline of looking always at what is to be seen? Will you be a reader, a student merely, or a seer? Read your fate, see what is before you, and walk on into futurity.

I did not read books the first summer; I hoed beans. Nay, often did better than this. There were times when I could not afford to sacrifice the bloom of the present moment to my work, whether of the head or hands. I love a broad margin to my life. Sometimes, in a summer morning, having taken my accustomed bath, I sat in my sunny doorway from sunrise till noon, rapt in a revery [...]

I grew in those seasons like corn in the night, and they were far better than any work of the hands would have been. They were not time subtracted from my life, but so much over and above my usual allowance. I realized what the Orientals mean by contemplation and the forsaking of works. For the most part, I minded not how the hours went. The day advanced as if to fight some work of mine; it was morning, and lo, now it is evening, and nothing memorable is accomplished. Instead of singing like the birds, I silently smiled at my incessant good fortune. As the sparrow had its trill, sitting on the hickory before my door, so had I my chuckle or suppressed warble which he might hear out of my nest. [...]

This was sheer idleness to my fellow-townsmen, no doubt; but if the birds and flowers had tried me by their standard, I should not have been found wanting. A man must find his occasions in himself, it is true. The natural day is very calm, and will hardly reprove his indolence.

I had this advantage, at least, in my mode of life, over those who were obliged to look abroad for amusement, to society and the theatre, that my life itself was become my amusement and never ceased to be novel. It was a drama of many scenes and without an end. If we were always, indeed, getting our living, and regulating our lives according to the last and best mode we had learned, we should never be troubled with ennui. Follow your genius closely enough, and it will not fail to show you a fresh prospect every hour. [...]

Prendre son temps est-ce le perdre ?

Exister, est-ce profiter de l’instant présent ?

La culture est-elle un simple ajout à la nature ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Le passionné est-il ennemi de lui-même ?

Faut-il libérer ses désirs ou se libérer de ses désirs ?

5. Solitude [...]

Men frequently say to me, “I should think you would feel lonesome down there, and want to be nearer to folks, rainy and snowy days and nights especially.” I am tempted to reply to such, — This whole earth which we inhabit is but a point in space. How far apart, think you, dwell the two most distant inhabitants of yonder star, the breadth of whose disk cannot be appreciated by our instruments? Why should I feel lonely? Is not our planet in the Milky Way? This which you put seems to me not to be the most important question. What sort of space is that which separates a man from his fellows and makes him solitary? I have found that no exertion of the legs can bring two minds much nearer to one another. What do we want most to dwell near to? [...]

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

La solitude est-elle sans valeur ?

Que pouvons-nous savoir des autres ?

With thinking we may be beside ourselves in a sane sense. By a conscious effort of the mind we can stand aloof from actions and their consequences; and all things, good and bad, go by us like a torrent. We are not wholly involved in Nature. I may be either the driftwood in the stream, or Indra in the sky looking down on it. I *may* be affected by a theatrical exhibition; on the other hand, I *may not be* affected by an actual event which appears to concern me much more. I only know myself as a human entity; the scene, so to speak, of thoughts and affections; and am sensible of a certain doubleness by which I can stand as remote from myself as from another. However intense my experience, I am conscious of the presence and criticism of a part of me, which, as it were, is not a part of me, but spectator, sharing no experience, but taking note of it; and that is no more I than it is you. When the play, it may be the tragedy, of life is over, the spectator goes his way. It was a kind of fiction, a work of the imagination only, so far as he was concerned. This doubleness may easily make us poor neighbors and friends sometimes.

La conscience fait-elle de l’homme une exception ?   
Peut-on être soi-même devant les autres ?

Suis-je le sujet de mes pensées ?

I find it wholesome to be alone the greater part of the time. To be in company, even with the best, is soon wearisome and dissipating. I love to be alone. I never found the companion that was so companionable as solitude. We are for the most part more lonely when we go abroad among men than when we stay in our chambers. A man thinking or working is always alone, let him be where he will. Solitude is not measured by the miles of space that intervene between a man and his fellows. The really diligent student in one of the crowded hives of Cambridge College is as solitary as a dervis in the desert. The farmer can work alone in the field or the woods all day, hoeing or chopping, and not feel lonesome, because he is employed; but when he comes home at night he cannot sit down in a room alone, at the mercy of his thoughts, but must be where he can “see the folks,” and recreate, and, as he thinks, remunerate himself for his day’s solitude; and hence he wonders how the student can sit alone in the house all night and most of the day without ennui and “the blues,” but he does not realize that the student, though in the house, is still at work in *his* field, and chopping in *his* woods, as the farmer in his, and in turn seeks the same recreation and society that the latter does, though it may be a more condensed form of it. [...]

I have a great deal of company in my house; especially in the morning, when nobody calls. Let me suggest a few comparisons, that some one may convey an idea of my situation. I am no more lonely than the loon in the pond that laughs so loud, or than Walden Pond itself. What company has that lonely lake, I pray? And yet it has not the blue devils, but the blue angels in it, in the azure tint of its waters. The sun is alone, except in thick weather, when there sometimes appear to be two, but one is a mock sun. God is alone,—but the devil, he is far from being alone; he sees a great deal of company; he is legion. I am no more lonely than a single mullein or dandelion in a pasture, or a bean leaf, or sorrel, or a horse-fly, or a humble-bee, I am no more lonely than the Mill Brook, or a weathercock, or the north star, or the south wind, or an April shower, or a January thaw, or the first spider in a new house. [...]

La solitude est-elle sans valeur ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

6. Visitors

I think that I love society as much as most, and am ready enough to fasten myself like a bloodsucker for the time to any full-blooded man that comes in my way. I am naturally no hermit, but might possibly sit out the sturdiest frequenter of the bar-room, if my business called me thither.

I had three chairs in my house; one for solitude, two for friendship, three for society. When visitors came in larger and unexpected numbers there was but the third chak for them all, but they generally economized the room by standing up. It is surprising how many great men and women a small house will contain. I have had twenty-five or thirty souls, with their bodies, at once under my roof, and yet we often parted without being aware that we had come very near to one another. Many of our houses, both public and private, with their almost innumerable apartments, their huge halls and their cellars for the storage of wines and other munitions of peace, appear to me extravagantly large for their inhabitants. They are so vast and magnificent that the latter seem to be only vermin which infest them. [...]

One inconvenience I sometimes experienced in so small a house, the difficulty of getting to a sufficient distance from my guest when we began to utter the big thoughts in big words. You want room for your thoughts to get into sailing trim and run a course or two before they make their port. The bullet of your thought must have overcome its lateral and ricochet motion and fallen into its last and steady course before it reaches the ear of the hearer, else it may plow out again through the side of his head. Also, our sentences wanted room to unfold and form their columns in the interval. Individuals, like nations, must have suitable broad and natural boundaries, even a considerable neutral ground, between them. I have found it a singular luxury to talk across the pond to a companion on the opposite side. In my house we were so near that we could not begin to hear,—we could not speak low enough to be heard; as when you throw two stones into calm water so near that they break each other’s undulations. If we are merely loquacious and loud talkers, then we can afford to stand very near together, cheek by jowl, and feel each other’s breath; but if we Speak reservedly and thoughtfully, we want to be farther apart, that all animal heat and moisture may have a chance to evaporate. [...]

Faut-il s'identifier à autrui pour le comprendre ?

10. Baker Farm [...]

As I was leaving the Irishman’s roof after the rain, bending my steps again to the pond, my haste to catch pickerel, wading in retired meadows, in sloughs and bogholes, in forlora and savage places, appeared for an instant trivial to me who had been sent to school and college; but as I ran down the hill toward the reddening west, with the rainbow over my shoulder, and some faint tinkling sounds borne to my ear through the cleansed air, from I know not what quarter, my Good Genius seemed to say,—Go fish and hunt far and wide day by day,—farther and wider,—and rest thee by many brooks and hearth-sides without misgiving. Remember thy Creator in the days of thy youth. Rise free from care before the dawn, and seek adventures. Let the noon find thee by other lakes, and the night overtake thee everywhere at home. There are no larger fields than these, no worthier games than may here be played. Grow wild according to thy nature, like these sedges and brakes, which will never become English hay. Let the thunder rumble; what if it threaten rain to farmers’ crops? That is not its errand to thee. Take shelter under the cloud, while they flee to carts and sheds. Let not to get a living be thy trade, but thy sport. Enjoy the land, but own it not. Through want of enterprise and faith men are where they are, buying and selling, and spending their lives like serfs. [...]

Men come tamely home at night only from the next field or street, where their household echoes haunt, and their life pines because it breathes its own breath over again; their shadows, morning and evening, reach farther than their daily steps. We should come home from far, from adventures, and perils, and discoveries every day, with new experience and character. [...]

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Réfléchissez sur le titre du livre de Milan Kundera: "L'insoutenable légèreté de l'être", indépendamment de la vision de l'auteur ?

Pouvons-nous avoir "La conscience tranquille" de nos jours, indépendamment de la réflexion menée sur ce thème par Plutarque, il y a bientôt 20 siècles ?

Est-on d’autant plus heureux que l’on est plus cultivé ?  
Existe t-il une Nature Humaine ?

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Risquons nous de passer à côté de notre vie ?

Le bonheur se trouve-t-il dans le repos ?

Le travail permet-il de prendre conscience de soi ?

Doit-on faire du travail une valeur ?

11. Higher Laws [...]

Is it not a reproach that man is a carnivorous animal? True, he can and does live, in a great measure, by preying on other animals; but this is a miserable way,—as any one who will go to snaring rabbits, or slaughtering lambs, may learn,—and he will be regarded as a benefactor of his race who shall teach man to confine himself to a more innocent and wholesome diet. Whatever my own practise may be, I have no doubt that it is a part of the destiny of the human race, in its gradual improvement, to leave off eating animals, as surely as the savage tribes have left off eating each other when they came in contact with the more civilized. [...]

Respecter tout être vivant, est-ce un devoir moral ?

If one listens to the faintest but constant suggestions of his genius, which are certainly true, he sees not to what extremes, or even insanity, it may lead him; and yet that way, as he grows more resolute and faithful, his road lies. The faintest assured objection which one healthy man feels will at length prevail over the arguments and customs of mankind. No man ever followed his genius till it misled him. Though the result were bodily weakness, yet perhaps no one can say that the consequences were to be regretted, for these were a life in conformity to higher principles. If the day and the night are such that you greet them with joy, and life emits a fragrance like flowers and sweet-scented herbs, is more elastic, more starry, more immortal, — that is your success. All nature is your congratulation, and you have cause momentarily to bless yourself. The greatest gains and values are farthest from being appreciated. We easily come to doubt if they exist. We soon forget them. They are the highest reality. Perhaps the facts most astounding and most real are never communicated by man to man. The true harvest of my daily life is somewhat as intangible and indescribable as the tints of morning or evening. It is a little Star-dust caught, a segment of the rainbow which I have clutched. [...]

Qu'est-ce qu'une journée réussie ?

Quelle est "La force majeure" dans l'existence selon vous, indépendamment de la définition qu'en a donné Clément Rosset ?

Le bonheur est-il affaire privée ?

Y a-t-il des choses que le langage ne puisse dire ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Que sait-on du réel ?

Cela a-t-il un sens de vouloir échapper au temps ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

18. Conclusion [...]

It is said that Mirabeau took to highway robbery “to ascertain what degree of resolution was necessary in order to place one’s self in formal opposition to the most sacred laws of society.” He declared that “a soldier who fights in the ranks does not require half so much courage as a footpad,”—”that honor and religion have never stood in the way of a well-considered and a firm resolve.” This was manly, as the world goes; and yet it was idle, if not desperate. A saner man would have found himself often enough “in formal opposition” to what are deemed “the most sacred laws of society,” through obedience to yet more sacred laws, and so have tested his resolution without going out of his way. It is not for a man to put himself in such an attitude to society, but to maintain himself in whatever attitude he find himself through obedience to the laws of his being, which will never be one of opposition to a just government. If he should chance to meet with such. [...]

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?  
Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Pourquoi voulons-nous être libres ?

I learned this, at least, by my experiment: that if one advances confidently in the direction of his dreams, and endeavors to live the life which he has imagined, he will meet with a success unexpected in common hours. He will put some things behind, will pass an invisible boundary; new, universal, and more liberal laws will begin to establish themselves around and within him; or the old laws be expanded, and interpreted in his favor in a more liberal sense, and he will live with the license of a higher order of beings. In proportion as he simplifies his life, the laws of the universe will appear less complex, and solitude will not be solitude, nor poverty poverty, nor weakness weakness. If you have built castles in the air, your work need not be lost; that is where they should be. Now put the foundations under them. [...]

Why level downward to our dullest perception always, and praise that as common sense? [...]

Qu'appelle-t-on manquer d'imagination ?

Est-ce illusoire de chercher à être heureux ?

Some are dinning in our ears that we Americans, and moderns generally, are intellectual dwarfs compared with the ancients, or even the Elizabethan men. But what is that to the purpose? A living dog is better than a dead lion. Shall a man go and hang himself because he belongs to the race of pygmies, and not be the biggest pygmy that he can? Let every one mind his own business, and endeavor to be what he was made.

Why should we be in such desperate haste to succeed and in such desperate enterprises? If a man does not keep pace with his companions, perhaps it is because he hears a different drummer. Let him step to the music which he hears, however measured or far away. It is not important that he should mature as soon as an apple tree or an oak. Shall he turn his spring into summer? If the condition of things which we were made for is not yet, what were any reality which we can substitute? We will not be shipwrecked on a vain reality. Shall we with pains erect a heaven of blue glass over ourselves, though when it is done we shall be sure to gaze still at the true ethereal heaven far above, as if the former were not? [...]

[...]

However mean your life is, meet it and live it; do not shun it and call it hard names. It is not so bad as you are. It looks poorest when you are richest. The faultfinder will find faults even in paradise. Love your life, poor as it is. You may perhaps have some pleasant, thrilling, glorious hours, even in a poor-house. The setting sun is reflected from the windows of the alms-house as brightly as from the rich man’s abode; the snow melts before its door as early in the spring. I do not see but a quiet mind may live as contentedly there, and have as cheering thoughts, as in a palace. The town’s poor seem to me often to live the most independent lives of any. Maybe they are simply great enough to receive without misgiving. Most think that they are above being supported by the town; but it oftener happens that they are not above supporting themselves by dishonest means, which should be more disreputable. Cultivate poverty like a garden herb, like sage. Do not trouble yourself much to get new things, whether clothes or friends. Turn the old; return to them. Things do not change; we change. Sell your clothes and keep your thoughts. [...]

Peut-on être heureux dans un monde injuste ?

L'homme est-il chez lui dans la nature ?

Often, in the repose of my mid-day, there reaches my ears a confused *tintinnabulum* from without. It is the noise of my contemporaries. My neighbors tell me of their adventures with famous gentlemen and ladies, what notabilities they met at the dinner-table; but I am no more interested in such things than in the contents of the Daily Times. The interest and the conversation are about costume and manners chiefly; but a goose is a goose still, dress it as you will. They tell me of California and Texas, of England and the Indies, of the Hon. Mr. — of Georgia or Massachusetts, all transient and fleeting phenomena, till I am ready to leap from their court-yard like the Mameluke bey. I delight to come to my bearings, — not walk in procession with pomp and parade, in a conspicuous place, but to walk even with the Builder of the universe, if I may, — lot to live in this restless, nervous, bustling, trivial Nineteenth Century, but stand or sit thoughtfully while it goes by. What are men celebrating? they are all on a committee of arrangements, and hourly expect a speech from somebody. God is only the president of the day, and Webster is his orator. I love to weigh, to settle, to gravitate toward that which most strongly and rightfully attracts me, — not hang by the beam of the scale and try to weigh less, — not suppose a case, but take the case that is; to travel the only path I can, and that on which no power can resist me. It affords me no satisfaction to commence to spring an arch before I have got a solid foundation. Let us not play at kittly-benders. There is a solid bottom everywhere. We read that the traveller asked the boy if the swamp before him had a hard bottom. The boy replied that it had. But presently the traveller’s horse sank in up to the girths, and he observed to the boy, “I thought you said that this bog had a hard bottom.” “So it has,” answered the latter, “but you have not got half way to it yet.” So it is with the bogs and quicksands of society; but he is an old boy that knows it. Only what is thought, said, or done at a certain rare coincidence is good. [...]

There is an incessant influx of novelty into the world, and yet we tolerate incredible dulness. I need only suggest what kind of sermons are still listened to in the most enlightened countries. There are such words as joy and sorrow, but they are only the burden of a psalm, sung with a nasal twang, while we believe in the ordinary and mean. We think that we can change our clothes only. [...]

[...]

Henry David Thoreau, *Walden or Life in the woods*, 1854

Henry David Thoreau, *Civil Disobedience*, 1849

I HEARTILY accept the motto,—”That government is bestwhich governs least;” and I should like to see it acted up to more rapidly and systematically. Carried out, it finally amounts to this, which also I believe,—”That government is best which governs not at all;” and when men are prepared for it, that will be the kind of government which they will have. Government is at best but an expedient; but most governments are usually, and all governments are sometimes, inexpedient. The objections which have been brought against a standing army, and they are many and weight, and deserve to prevail, may also at last be brought against a standing government. The standing army is only an arm of the standing government. The government itself, which is only the mode which the people have chosen to execute their will, is equally fiable to be abused and perverted before the people can act through it. [...]

[...]

There are thousands who are *in opinion* opposed to slavery and to the war, who yet in effect do nothing to put an end to them; who, esteeming themselves children of Washington and Franklin, sit down with their hands in their pockets, and say that they know not what to do, and do nothing; who even postpone the question of freedom to the question of free-trade, and quietly read the prices-current along with the latest advices from Mexico, after dinner, and, it may be, fall asleep over them both. What is the price-current of an honest man and patriot to-day? They hesitate, and they regret, and sometimes they petition; but they do nothing in earnest and with effect. They will wait, well disposed, for others to remedy the evil, that they may no longer have it to regret. At most, they give only a cheap vote, and a feeble countenance and Godspeed, to the right, as it goes by them. There are nine hundred and ninety-nine patrons of virtue to one virtuous man; but it is easier to deal with the real possessor of a thing than with the temporary guardian of it.

All voting is a sort of gaming, like chequers or backgammon, with a slight moral tinge to it, a playing with right and wrong, with moral questions; and betting naturally accompanies it. The character of the voters is not staked. I cast my vote, perchance, as I think right; but I am not vitally concerned that the right should prevail. I am willing to leave it to the majority. Its obligation, therefore, never exceeds that of expediency. Even voting *for the right* is doing nothing for it. It is only expressing to men feebly your desire that it should prevail. A wise man will not leave the right to the mercy of chance, nor wish it to prevail through the power of the majority. There is but little virtue in the action of masses of men. When the majority shall at length vote for the abolition of slavery, it will be because they are indifferent to slavery, or because there is but little slavery left to be abolished by their vote. *They* will then be the only slaves. Only his vote can hasten the abolition of slavery who asserts his own freedom by his vote. [...]

Thus, under the name of order and civil government, we are all made at last to pay homage to and support our own meanness. After the first blush of sin, comes its indifference; and from immoral it becomes, as it were, *un*moral, and not quite unnecessary to that life which we have made. [...]

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

La politique doit-elle faire le bonheur des citoyens ?

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

Is there any enjoyment in it, if his opinion is that he is aggrieved? If you are cheated out of a single dollar by your neighbor, you do not rest satisfied with knowing that you are cheated, or with saying that you are cheated, or even with petitioning him to pay you your due; but you take effectual steps at once to obtain the full amount, and see that you are never cheated again. Action from principle, — the perception and the performance of right, — changes things and relations; it is essentially revolutionary, and does not consist wholly with any thing which was. It not only divides states and churches, it divides families, aye, it divides the *individual*, separating the diabolical him from the divine.

Unjust laws exist; shall we be content to obey them, or shall we endeavor to amend them, and obey them until we have succeeded, or shall we transgress them at once? Men generally, under such a government as this, think that they ought to wait until they have persuaded the majority to alter them. They think that, if they should resist, the remedy would be worse than the evil. But it is the fault of the government itself that the remedy is worse than the evil. *It* makes it worse. Why is it not more apt to anticipate and provide for reform? Why does it not cherish its wise minority? Why does it cry and resist before it is hurt? Why does it not encourage its citizens to be on the alert to point out its faults, and do better than it would have them? Why does it always crucify Christ, and excommunicate Copernicus and Luther, and pronounce Washington and Franklin rebels? [...]

Let your life be a counter friction to stop the machine. What I have to do is to see, at any rate, that I do not lend myself to the wrong which I condemn.

As for adopting the ways which the State has provided for remedying the evil, I know not of such ways. They take too much time, and a man’s life will be gone. I have other affairs to attend to. I came into this world, not chiefly to make this a good place to live in, but to live in it, be it good or bad. A man has not every thing to do, but something; and because he cannot do *everything*, it is not necessary that he should do *something* wrong. It is not my business to be petitioning the governor or the legislature any more than it is theirs to petition me; and, if they should not hear my petition, what should I do then? But in this case the State has provided no way: its very Constitution is the evil. [...]

I do not hesitate to say, that those who call themselves abolitionists should at once effectually withdraw their support, both in person and property, from the government of Massachusetts, and not wait till they constitute a majority of one, before they suffer the right to prevail through them. I think that it is enough if they have God on their side, without waiting for that other one. [...]

My civil neighbor, the tax-gatherer, is the very man I have to deal with, — for it is, after all, with men and not with parchment that I quarrel, — and he has voluntarily chosen to be an agent of the government. How shall he ever know well what he is and does as an officer of the government, or as a man, until he is obliged to consider whether he shall treat me, his neighbor, for whom he has respect, as a neighbor and well-disposed man, or as a maniac and disturber of the peace, and see if he can get over this obstruction to his neighborliness without a ruder and more impetuous thought or speech corresponding with his action? I know this well, that if one thousand, if one hundred, if ten men whom I could name, — if ten *honest* men only, — aye, if *one* HONEST man, in this State of Massachusetts, *ceasing to hold slaves*, were actually to withdraw from this copartnership, and be locked up in the county jail therefor, it would be the abolition of slavery in America. For it matters not how small the beginning may seem to be: what is once well done is done for ever. But we love better to talk about it: that we is our mission. [...]

Under a government which imprisons any unjustly, the true place for a just man is also a prison. The proper place to-day, the only place which Massachusetts has provided for her freer and less desponding spirits, is in her prisons, to be put out and locked out of the State by her own act, as they have already put themselves out by their principles. [...]

If any think that their influence would be lost there, and their voices no longer afflict the ear of the State, that they would not be as an enemy within its walls, they do not know by how much truth is stronger than error, nor how much more eloquently and effectively he can combat injustice who has experienced a little in his own person. Cast your whole vote, not a strip of paper merely, but your whole influence. A minority is powerless while it conforms to the majority; it is not even a minority then; but it is irresistible when it clogs by its whole weight. If the alternative is to keep all just men in prison, or give up war and slavery, the State will not hesitate which to choose. If a thousand men were not to pay their tax-bills this year, that would not be a violent and bloody measure, as it would be to pay them, and enable the State to commit violence and shed innocent blood. This is, in fact, the definition of a peaceable revolution, if any such is possible. If the tax-gatherer, or any other public officer, asks me, as one has done,”But what shall I do?” my answer is, “If you really wish to do any thing, resign your office.” When the subject has refused allegiance, and the officer has resigned his office, then the revolution is accomplished. But even suppose blood should flow. Is there not a sort of blood shed when the conscience is wounded? Through this wound a man’s real manhood and immortality flow out, and he bleeds to an everlasting death. I see this blood flowing now.

I have contemplated the imprisonment of the offender, rather than the seizure of his goods, — though both will serve the same purpose, — because they who assert the purest right, and consequently are most dangerous to a corrupt state, commonly have not spent much time in accumulating property. To such the State renders comparatively small service, and a slight tax is wont to appear exorbitant, particularly if they are obliged to earn it by special labor with their hands. If there were one who lived wholly without the use of money, the State itself would hesitate to demand it of him. But the rich man — not to make any invidious comparison — is always sold to the institution which makes him rich. Absolutely speaking, the more money, the less virtue; for money comes between a man and his objects, and obtains them for him; and it was certainly no great virtue to obtain it. It puts to rest many questions which he would otherwise be taxed to answer; while the only new question which it puts is the hard but superfluous one, how to spend it. Thus his moral ground is taken from under his feet. The opportunities of living are diminished in proportion as what are called the “means” are increased. The best thing a man can do for his culture when he is rich is to endeavor to carry out those schemes which he entertained when he was poor. [...]

Suffit-il de voir le meilleur pour le suivre ?   
Peut-on vouloir le bien sans le faire ?

Les passions nous empêchent-elles de faire notre devoir ?

Le désir nous éloigne-t-il du vrai ?

Le droit n'est-il que l'expression de rapports de force ?

La justice ne relève-t-elle que de l'Etat ?

La démocratie est-elle la garantie de lois justes ?

S'opposer à l'autorité est-ce toujours une marque de liberté ?

La politique doit-elle faire le bonheur des citoyens ?

L'action politique doit-elle être guidée par la connaissance de l'histoire ?

Qui est autorisé à me dire tu dois ?

Comment peut-il y avoir du nouveau ?

Toute violence est-elle sans raison ?

Peut-on concevoir une société sans conflit ?

Comment peut-il y avoir un contre-pouvoir ?

Some years ago, the State met me in behalf of the church, and commanded me to pay a certain sum toward the support of a clergyman whose preaching my father attended, but never I myself. “Pay,” it said, “or be locked up in the jail.” I declined to pay. But, unfortunately another man saw fit to pay it. I did not see why the schoolmaster should be taxed to support the priest, and not the priest the schoolmaster: for I was not the State’s schoolmaster, but I supported myself by voluntary subscription. I did not see why the lyceum should not present its tax-bill, and have the State to back its demand, as well as the church. However, at the request of the selectmen, I condescended to make some such statement as this in writing: — ”Know all men by these presents, that I, Henry Thoreau, do not wish to be regarded as a member of any incorporated society which I have not joined.” This I gave to the town-clerk; and he has it. The State, having thus learned that I did not wish to be regarded as a member of that church, has never made a like demand on me since; though it said that it must adhere to its original presumption that time. If I had known how to name them, I should then have signed off in detail from all the societies which I never signed on to; but I did not know where to find a complete list. [...]

I have never declined paying the highway tax, because I am as desirous of being a good neighbor as I am of being a bad subject; and, as for supporting schools, I am doing my part to educate my fellow-countrymen now. It is for no particular item in the tax-bill that I refuse to pay it. I simply wish to refuse allegiance to the State, to withdraw and stand aloof from it effectually. I do not care to trace the course of my dollar, if I could, till it buys a man, or a musket to shoot one with, — the dollar is innocent, — but I am concerned to trace the effects of my allegiance. In fact, I quietly declare war with the State, after my fashion, though I will still make what use and get what advantage of her I can, as is usual in such cases. [...]

I do not wish to quarrel with any man or nation. I do not wish to split hairs, to make fine distinctions, or set myself up as better than my neighbors. I seek rather, I may say, even an excuse for conforming to the laws of the land. I am but too ready to conform to them. Indeed, I have reason to suspect myself on this head; and each year, as the tax-gatherer comes round, I find myself disposed to review the acts and position of the general and State governments, and the spirit of the people, to discover a pretext for conformity.

[...]

Henry David Thoreau, *Civil Disobedience*, 1849